

Revue des langues romanes /
publiée par la Société pour
l'étude des langues romanes

Société pour l'étude des langues romanes (France). Auteur du texte. Revue des langues romanes / publiée par la Société pour l'étude des langues romanes. 1925.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

classés plutôt qu'une étude systématique : ainsi p. ex. p. 55 l'étimologie *puésè* (-s- note la sifflante sourde) < *potéal* est contraire à ce qu'on lit p. 75 et 79 sur l'évolution des groupes cons. + *e, i* en iatus : le prototype est **possiat*, cf. *bési* < **bassiüre* contre *vazè* < *vicīnu*.

Il est faux que *ā* < *ā* soit un trait commun à tous les parlers franco-provençaux en territoire français (p. 12) et que *ɔ* < *i* soit universel en domaine franco-provençal (p. 66). *Martsó* ne peut pas continuer *marahskalk*, dont le second -*a*- ne serait pas tombé : cet -*a*- n'est d'ailleurs qu'un développement anaptyctique particulier au vieux aut allemand ; on posera **marhskalk* ou **marhiskalk*, composé ayant pour premier terme *marh* (attesté à côté de *marah*) ou **marhi*- (correspondant à all. *mähre*, moyen aut all. *merbe*, got. **marhi*) : cf. *mariscallus* dans la *Loi salique*. Je ne sais ce que M.S. peut entendre par une spirante -*h*- dans all. *māhen* (p. 7) : si c'est un tipe dialectal, il aurait fallu le décrire.

C'est un fait curieux et, semble-t-il, non constaté en deors de Blonay, que la conservation de *ā* devant *r* et *s* implatifs (*bārba*, *māsko*, etc...), contre le passage général à *ā* (*pā, nā, prā, trā, āla* < *pār, nāsu, prātu, trabe, āla*, etc...) : v. p. 12-17. Curieux aussi l'emprunt *šābré* « gadoue », le dernier élément de fr. *pot de chambre* ayant été compris comme désignant le contenu du pot (p. 25).

J. R.

Georges Millardet. — Linguistique et dialectologie romanes, problèmes et méthodes ; in-8°, 523 p. avec 41 figures dans le texte ; Montpellier, Société des langues romanes, Paris, Champion, 1923 (t. XXVIII des *Publications spéciales de la Société des langues romanes*).

Ce livre n'est pas une *Introduction* sur le plan de celui que M. Meillet a consacré aux langues indo-européennes ou sur celui — différent par la nature du sujet et par le tempérament de l'auteur — que M. Meyer-Lübke a suivi pour élaborer l'un des meilleurs instruments de travail que possèdent les romanistes. M. Millardet saisit le romanisme à un point critique — ce qui prouve la vitalité de notre discipline — et indique dans quels sens il conviendrait d'orienter la recherche pour donner satisfaction aux exigences anciennes qui ne sont pas périmées et aux nouvelles qui sont légitimes. Ses exemples sont empruntés pour la plupart aux langues dont il a fait une étude spéciale et personnelle, ce qui était certes le meilleur moyen d'apporter quelque chose de nouveau et de significatif. Il nous donne ainsi une méthodologie linguistique illustrée d'exemples éminemment propres à justifier la méthode proposée.

Des esprits chagrins pourront penser que cette méthode n'est, au fond, pas nouvelle. Mais qu'est-ce qui est entièrement nouveau ? Même de la géographie linguistique on a pu dire qu'elle n'est pas autre chose au fond que « la perfection de la méthode comparative, qui s'applique avec d'autant plus de sûreté que le réseau des faits constatés est plus serré » (Meillet, *Bull. Soc. ling.*, XVI, cccxxviiij). Mais c'est là un détail d'histoire

scientifique. La grande question qui se pose au sujet de la géographie linguistique est de savoir si, comme semblent parfois le croire quelques-uns, elle peut tout expliquer dans la « vie du langage » ou si elle ne suffit pas à rendre compte par elle seule de phénomènes très complexes et des forces très diverses qui produisent ces phénomènes. Je crois avec M. Millardet que les grands progrès qui ont permis de développer ce moyen d'investigation ne dispensent pas de développer les autres moyens dont nous pouvons disposer : il ne s'agit pas de substituer la géographie à toute autre méthode; il faut faire, suivant l'expression de Herbert Spencer, une *intégration* qui l'incorpore à une méthode plus générale, plus compréhensive.

Cette intégration, M. Millardet l'avait nettement esquissée dès 1910 en tête de ses *Études de dialectologie landaise* dans lesquelles la démonstration s'appuie constamment et sur l'observation fonétique à l'aide d'instruments et sur la répartition géographique des traits et sur les états qu'attestent les documents anciens, trois ordres de faits consciencieusement rassemblés, le dernier dans le *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, les deux autres dans le *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*. Les *Études* visaient des phénomènes surtout fonétiques; le nouveau livre de M. Millardet envisage des faits de tout ordre et montre une fois de plus combien tout se tient dans un système linguistique, — nouvelle raison pour toujours associer tous nos moyens d'investigation en un contrôle réciproque.

Je me demande si M. Millardet accorde toujours aux faits sociaux l'importance qui leur revient dans l'explication des faits de langue. Il reproche aux thèses de M. Terracher de contenir peu de linguistique et beaucoup d'histoire économique, de tableaux statistiques, etc. Mais la nature même du sujet le voulait ainsi, et la portée des faits relevés par M. Terracher ne semble pas contestable. Avant lui on soupçonnait tout au plus le rôle des *intermariages* dans l'évolution des dialectes; depuis lui et malgré lui on semble parfois encore — mais ce n'est pas sa faute — croire à la possibilité d'une *génération* qui perdrait subitement la faculté d'articuler un fonème usuel pour la génération précédente. Or, ce dernier point me semble éminemment linguistique, et de même pour d'autres, sur lesquels on voit bien plus clair, quand on a lu *Les aires morphologiques...* : résistance *maxima* du système des formes dans les parlers en voie de désagrégation; conditions dont dépend l'efficacité d'une enquête dialectologique, choix des témoins, des mots et des formes à leur demander, etc... On me permettra encore une observation à ce sujet. Par réaction contre une tendance trop simpliste à diviser les mots en *populaires* et *savants*, M. Terracher a pu parfois sembler nier absolument cette distinction; en réalité ses travaux tiennent toujours compte de distinctions plus justes et plus fines, suivant les divers traitements fonétiques et la nature des concepts exprimés, en accord pour l'essentiel avec les idées fortement et nettement exprimées aux p. 248-255 de *Linguistique et dialectologie romanes*.

Cela dit pour caractériser les vues et l'angle visuel de M. Millardet, je

ne veux pas faire une analyse ou une table des matières d'un livre que tout romaniste lira et relira. On y trouvera un excellent exposé de méthode et, sur l'une des trois grandes sources de connaissance en la matière, des directions fort sages pour utiliser la *superposition des aires* (perfectionnement de la méthode comparative) et leur configuration (toujours à contrôler par l'histoire), le tout appuyé d'exemples dont beaucoup renouvellent entièrement nos conceptions ou suggèrent de nouveaux progrès sur des voies déjà ouvertes. On rangera parmi les modèles du genre des discussions fonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques comme celles des p. 303-7 sur l'opposition entre esp. *fiebre*, *fuego*, etc... et *hijo* etc..., 311-4 sur *frente*, *fleco*, etc..., et non **frue-*, **flue-*, 150-8 sur la genèse du tipe fr. *c'est moi*, 396-8 sur l'étimologie populaire et l'analogie, 357-366 sur le « dogme » de l'unité du latin vulgaire, qui continue à sévir malgré tous les faits qu'on peut observer chaque jour quand il y a exportation ou importation de matière linguistique (conquête, colonisation, emprunts, changement de langue). On pourra se demander si, contrairement aux vues saussuriennes sur la séparation de la diacronie et de la synchronie et l'importance prépondérante de celle-ci, seule réalité sensible au sujet parlant, « la statique n'intéresse guère le linguiste que comme un moyen de connaître la dynamique » (p. 284), mais on approuvera M. Millardet de ne point *jurare in verba magistri*, de compléter et d'amender utilement nos notions sur l'analogie et sur le caractère impératif, autant que général, de la loi synchronique (p. 396-4, 283).

On me permettra de relever un point sur lequel mes réflexions personnelles se rencontrent avec une conception assez particulière de M. Millardet, et d'autres qui peuvent offrir l'occasion d'un utile échange d'idées.

Une science entre vraiment dans la voie positive quand elle commence à mesurer son objet. L'institution de la phonétique expérimentale a été un progrès décisif. D'autres le suivront : je suis persuadé que nos arrière-neveux pourront mettre en équations différentielles beaucoup de problèmes dont nous ne pouvons qu'entrevoir la solution par tâtonnement, — tout comme nos confrères de la mathématique sont obligés de procéder quand ils s'attaquent à certains mystères de la théorie des nombres. En attendant, la construction de schémas approximatifs, figures ou symboles, du tipe géométrique ou du tipe algébrique, est d'un grand secours pour la netteté des vues, en même temps qu'elle réalise une précieuse économie de pensée. On trouvera p. 156, pour éclairer la genèse de *c'est moi*, un tableau de composition de forces assez semblable à telle illustration d'un traité de mécanique ou de géométrie vectorielle. C'est un exemple qui mérite d'être suivi.

J'ai beaucoup de peine à admettre que la différenciation et l'assimilation au contact (ou accommodation) représentant des tendances opposées, moindre effort pour celle-ci, netteté et clarté pour celle-là (p. 291, 298-9). Comment, s'il en était ainsi, s'additionneraient-elles si aisément —

addition vectorielle, diagonale du parallélogramme des forces — pour produire un effet commun (p. 272) et se succéderaient-elles si souvent, dans une seule et même langue, comme les oscillations d'un courant alternatif? J'i vois deux effets opposés de la tendance au moindre effort (cf. Grammont, *Rev. d. l. rom.* LX, 319, 320, et moi-même *ibid.*, 474-5); il est plus difficile de maintenir une différence petite, comme celle que présente p. ex. le groupe *mn*, que de supprimer cette différence, *nn*, ou de l'augmenter, *bn* ou, avec nouvelle augmentation, *wn*; la copie fidèle d'une carte dans laquelle deux territoires limitrofes seraient coloriés en deux nuances très voisines de bleu-vert et de vert-bleu exigera plus d'attention que le coloriage du tout en un même bleu-vert ou d'une partie en bleu de ciel et de l'autre en vert de vessie.

Les idées de Gaston Paris et de Paul Meyer sur l'unité gallo-romane, adoptées par M. Millardet (p. 470-4), correspondent, me semble-t-il, plutôt à des conceptions de l'ordre istorique — je ne voudrais pas dire politique — qu'à un examen purement linguistique des faits, et je vois les faits comme M. Gauchat dans son article capital *Gibt es mundartgrenzen?* (*Archiv f. d. stud. der neueren spr. u. lit.*, CXI, 1903). Mais ma vue peut être obscurcie par des conceptions opposées à celles que j'attribue à deux maîtres incontestés du romanisme. Toutefois, en lisant ce qu'ont écrit sur cette question M. Meillet (*Bull. Soc. ling.*, XXII, 72-3) et M. Terracher (*Les aïres...*, p. 60, 115), comme en me rappelant ce que m'en a dit M. Marouzeau, je constate un accord qui n'est point sans portée. Aucun de ces trois savants n'est certes dominé par les préoccupations que je peux soupçonner chez moi-même; ils sont tous les trois originaires de régions limitrofes ou voisines des étroits faisceaux d'isoglosses par lesquels le français rencontre le provençal; leur opinion sur cette limite linguistique concorde avec le sentiment indiscutable des sujets parlants de l'un et de l'autre domaine. Toutes nos classifications, fondées sur des critères contradictoires et mal constatés, sont à réviser, ainsi que la notion même de *langue* ou de *dialecte*. S'il n'i a pas un français et un provençal, *a fortiori* il n'i a pas — linguistiquement — un espagnol et un portugais; s'il n'i a pas frontière de langues quand on passe de l'une à l'autre par degrés conjoints se succédant sur une aire de quelque étendue, le danois est un dialecte allemand. Diacroniquement, la Gaule et la Catalogne ont modifié le latin par des innovations communes qui n'ont pas été réalisées ailleurs. Synchroniquement, à une distance telle qu'on ne comprenne pas les mots et qu'on entende seulement le ritme actuel et la mélodie de la frase, on pourra se demander si des gens causent en roumain, en catalan, ou même en franco-provençal; on sera bien certain qu'ils ne parlent pas français.

Je ne suis nullement convaincu que *cl-* dans esp. *clavo* soit la marque certaine d'un emprunt (p. 187). Ce n'est point, tant s'en faut, le seul mot esp. commençant par cons. + *l*: j'en ai cité d'autres (*Rev. d. l. rom.*, LX, 476) et proposé de les expliquer par une alternance de fonétique sintactique, ce qui, jusqu'à meilleur avis, me paraît préférable. Je doute

fort que it. *mezzo* et autres soient des mots savants (p. 300); les propos de Servius et d'Isidore de Séville sur *-di-* en iatus sont vagues comme la plupart des observations de Romains sur la fonétique, et me semblent n'attester d'une façon sûre qu'une altération définissable seulement par les possibilités fonologiques et les réalisations diachroniques. Or, quand lat. *-ti-* est représenté par *-zz-* (sourde) après l'accent et par *-gi-* avant, pourquoi *-di-* ne le serait-il pas par *-zz-* (sonore) et par *-gi-* dans les mêmes conditions? Des alternances de types variés, mais toujours avec les cons. avant l'accent ou le ton plus *larges* d'une façon quelconque (aperture, sonorité, chuintement, conservation d'un groupe), sont incontestables en roumain, en italien, en catalan (v. *Rev. d. l. rom.*, LX, 471-2, Ascoli, *Arch. glott. it.*, X, 78-9, 85-6, 90), en espagnol actuel (ex. *eclipse* prononcé avec *-p-*, *eclipsar*, avec *-b-*, Navarro Tomás, *Manual de pronunc. esp.*, 2^e éd. § 72), au moins très probables à date ancienne en hispano-portugais (v. Meyer-Lübke, *Gramm. d. l. rom.*, I, § 513) et en français (*manche*/*grange*/*domaine*), classiques dans les langues germaniques (loi de Verner); on rencontre des faits analogues en finnois et en lapon (Szinyei, *Finn.-ugrische sprachwissenschaft*, p. 30-32), et on en trouverait sans doute ailleurs encore, car rien ne doit être plus commun qu'une tendance à économiser ses forces d'une manière quelconque après avoir fait un effort dans un sens quelconque. Partout où l'on peut observer les effets d'une loi de Verner prise ainsi *latissimo sensu*, on constate de nombreux nivellements analogiques: si p. ex. all. *war* a remplacé *was* par conformation à *waren*, pourquoi it. *poggio* ne serait-il pas refait sur *poggetto*, *poggiuolo*, (*ap*)*poggiare* etc..., *raggio* « rayon de lumière » sur *raggiare* « rayonner » (fonétiquement, comme sémantiquement, dissocié de *razzo* « rayon de roue », qui n'a pas une famille de mots en *-ggi-* pouvant l'induire), *oggi* sur un comp. aussi usité que *oggiidi*, dans lequel d'ailleurs *-gg-*, et non *-zz-*, a pu être favorisé par la tendance à dissimilation, l'élément occlusif de *-zz-* ayant le même point d'articulation que *-d-*? Ai-je besoin de faire remarquer que *co(r)reggia* < *corrigia* ne prouve rien pour ou contre cette théorie si simple, si naturelle? Il suffit de considérer une seconde les points d'articulation de *g* et de *d* comparés à celui de *i* pour voir que les résultats de *gi* et de *di* ne sont pas obligatoirement identiques: cf. engad. *curraia* contre *oua* < *hodiē* (Meyer-Lübke, *Einführung...*, 3^e éd., § 163).

Pour expliquer que lat. *gn*, prononcé *nn*, devienne en rom. *u*, M. Millardet suppose des intermédiaires *un* > *uu*. Mais prononçait-on exactement *nn*? Des graphies telles que *signifer* semblent bien noter *n̄gn* ou même *n̄gn* (différenciation d'un segment final de *n̄*): on aurait prononcé le mot écrit *signifer* comme, dans une partie au moins de la Norvège, on prononce les mots écrits *Magnus*, *sognepræst*, etc... Il y avait, je pense, une notable variété de prononciations individuelles, et l'on peut concevoir *gn* (prononcé comme dans fr. *ignifuge*) par différenciation de *nn* ou dissimilation de *n̄gn* comparable à celle de *lcl* dans v. prov. *cecle* < *celcle* < *circ(u)lu*, *ρρ* dans gr. *δέτρον* < *δέτρορον*. En tout cas on observe dans toute la Romania un remarquable parallélisme de traitements pour

tout groupe constitué par occl. vélopalatale + cons. dentale : quand il n'y a pas accommodation totale ou différenciation croissante (ex. *ct* > it. *tt.* roum. *pt*), il y a mouillure parce qu'une notable partie du dos de la langue se rapproche de la voûte palatine quand deux points d'articulation voisins se succèdent rapidement. Les groupes mouillés ainsi constitués, *k̄t*, *k̄s*, *k̄l*, etc..., ne sont pas stables ; il y a ultérieurement soit fusion de leurs éléments en un seul fonème (ex. prov. de l'E. esp. *ch* < *ct* ; it. *coscia*, béarn. *coueche*, v. esp. port. *coxa* < *coxa* ; it. gallo-rom. ibéro-rom. *y* < *gn* ; gallo-rom. port. *l*, esp. *j* < *cl*, traitement *l* en it. avant l'accent, *vegliardo* contre *vecchio* < lat. vulg. *veclu*, class. *vetulum*, soit différenciation plus ou moins profonde (ex. *nocte* > *noiche* dans les parlers esp. de l'O., *d(̄)r̄ēctū* > v. prov. *dreïch*, continué par plusieurs parlers actuels, fr. *nuit*, béarn. *noueit*, port. *noite* ; *luxāre* × *dare* ou *dēsinerē* > lang. du S. *daïcha*, *laxāre* > fr. *laisser*, prov. *leïssa* ; *lignu* > engad. *lain*). La mouillure peut s'étendre à tout un groupe de trois consonnes, avec une série variable de différenciations et d'accommodations ultérieures : *sanctū* > v. prov. *sainch*, *saint*, *sanch*, *sant* (= *sayyč*, *saynt*, *sanč*, *sant*), *cogn(i)tū* > v. prov. *conja* ~ *coïnda* exactement parallèles à *freja*, *facha* ~ *freïda*, *fuita* < **frīgda*, *facta*. Les résultats ont été fixés à des dates qui varient beaucoup avec les parlers : ainsi le dernier élément des groupes continuant *ct*, *nct*, était déjà *t* en daufinois, mais encore une sorte de *ʃ* en lionnais, quand *a* a conformé son articulation à celle d'un fonème palatal précédent, d'où dans les textes médiévaux, *faita*, *sainta* (-t-) ~ *faiti*, *sainti* (-ʃ-), passé à -t- après avoir agi sur-a).

V. prov. *ac*, *poc*, *dec* < *habuit*, *potuit*, *dēbuit*, etc..., sont expliqués p. 423 par un renforcement de lat. vulg. *w* en *gw* dû au besoin d'une désinence typique. Mais alors pourquoi *saup* < *sapuit*, et non **sac*? Des formes scripturaires comme *febrarius*, *quattor*, des contrépels comme *mutuus* pour *mūtus* et une masse de faits romans attestent pour le v. prov. le procès suivant : élimination de *w* après cons. géminée ou groupe quelconque, id. devant *o*, *u* ; même traitement pour *co*, *cu* en iatus que pour *qu* (cf. *quaglator* pour *coag-*, « *vacui non vaqui* » dans l'*App. Probi*) ; interversion des autres groupes, ex. *sapuit*, *tenue vidua* > *saup*, *leun(e)*, *veūza* ~ *veuva* ~ **veuda* (gasc. du S.-O. *béudo* ~ -a ~ -e) > *vepdu* (cf. *ciptat* < *cīv(i)tāte*, tipe surtout bayonnais, avec évolution dialectale particulière de **ḥ* < *w*) ; *vezoa*, tipe non continué, n'est qu'une mauvaise grafie de *veūza* ou un compromis mi-savant entre le mot rom. et le mot lat. ; *genier*, conservé en Limousin et ailleurs, remonte à **jenāriu* (croisement entre *jenuāriu* et **jānāriu* rattaché, à *Jānus*, *Jānālis*, *-iculum*, etc...) ; *ge-*, *ginoier* (*ge-* ~ *ginouïé* dans le aut Niçard) et *genovier* (cf. *Genovés* < *Genuē(n)se*) sont des types moins anciens. Par conséquent on attendrait **aub*, **pout*, **deub*. Mais, comme *sequente* est devenu *seguen(t)*, *placuit*, *nocuit*, etc..., sont devenus fonétiquement *plac*, *noc*, etc..., dont le tipe à tème indiquant nettement le prétérit a pu s'étendre comme se sont étendus p. ex. des tèmes de

subj. en -g- (*prenga, venga*, etc...) fonétiquement réguliers dans les continuateurs de *dicam, surgam*, etc... (cf. v. fr. *donge, vienge*, etc... cités par M. Millardet, p. 421). Le tipe bien connu 1. *aic*, 3. *ac* s'explique aisément par l'analogie du prés. 1. *ai*, 3. *a*, du fut. de tous les verbes. en 1. -*ai*, 3. -*a* et de *fui*, *fo* < *fuī*, *fu(i)t*.

P. 271-4, différenciation de v. prov. *ou* en *oi* quand suit une dentale, qui attire en avant le point d'articulation de *u*. Les parlers actuels offrent le même résultat avec séquence palatale ou labiale, ce qui confirme l'explication générale donnée : *coll(o)cāre* > *cou(e)ijā* dans les Alpes et en Limousin, *c-*, *fulmine* > prov. *c-*, *fouime* et (réduction à voy. simple, inverse extrême de la différenciation) *c-*, *foume*. P. 51, it. *adesso*, v. fr. *adès*, etc., < *ad (i)d ipsum* × *pressum* ; forme et sens me semblent mieux satisfaits par *ad* + *dē(n)sum* et **dēssum* (v. Grammont, *Bull. Soc. ling.*, XII, cvj). P. 310 : esp. *hiel* < *fel* et non **fiel* comme *fièvre* < *febre*, me semble s'expliquer par l'analogie de dérivés en **hel-*, comme *hierro* < *ferru*, et non **fierro*, provient de *herrar* (p. 309). P. 328. On oppose it. *lepido* à *piede* pour montrer que « l'accent du paroxiton est plus énergique que celui du proparoxiton » ; mais : 1^o le fait pourrait tenir — plutôt ou en même temps — à des différences de durée (cf. pour l'esp. les mensurations précises de M. Navarro Tomás, *Manuel de pron. esp.* § 168, p. ex. 11 1/2 centisecondes pour *i* ton. dans *rifa*, 7 1/2 dans *lífico*) ; 2^o ce fait est mal établi, sauf peut-être pour la voy. initiale absolue (*clera, opera*) : *lepido* et *liepido, piedica, lievito, suocero, -a* contre *pecora, popolo*, etc..., et l'esp. (ancien ou moderne) n'est pas plus net : *merla* et *mierla, obra* et *obra, liebre, miercoles, pueblo, huérfano*, etc... : on dirait une tendance venant à pleine réalisation seulement dans des cas particuliers (init. absolue, sollicitations de l'analogie, etc...). P. 354. On aurait pu noter que Médoc *aps* « abeille » est la forme du plur. étendue au sing. comme dans *flous* cité p. 424 : on parle de *fleurs* et surtout d'*abeilles* plutôt que d'une *fleur* ou d'une *abeille* ; *flous*, très répandu en Provence, i est peut-être le seul ex. de *-ous* < *-ōrēs* en deors de noms de lieu ; on a de nombreux ex. médiévaux de sing. *-or* < *-ōre*, plur. *-os* < *-ors* < *-ōrēs* (cf. lat. vulg. *dīōsu*, class. *deōrsum*). P. 227 l. 2, Geddine, corr. Gedinne, P. 337 l. 16 *R.L.R.*, XII, corr. LV.

« Je savoure ce livre et j'i apprends beaucoup », m'écrivait récemment un de nos confrères qui savent le plus. M. Millardet nous apporte une quantité de faits bien contrôlés, bien classés et bien expliqués, dont tous les romanistes profiteront également. Quant à ses idées directrices elles seront certes diversement appréciées suivant le tempérament d'un chacun, mais pour leur contenu essentiel — à moins qu'il n'i ait parmi nous de véritables fanatiques — on peut espérer une adhésion unanime, car ce n'est pas autre chose au fond que le développement constamment documenté de la pensée de Leibniz sur les systèmes « vrais par ce qu'ils affirment, faux par ce qu'ils nient. »

Jules RONJAT.